

Les Calendriers



Cet ouvrage est un *reprint* du livre
Les Calendriers
paru chez Somogy Éditions d'Art en 2002.

www.editions-hermann.fr

ISBN : 978 2 7056 9229 2

© 2016, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

Les Calendriers

Leurs enjeux dans l'espace et dans le temps

Sous la direction de
JACQUES LE GOFF, JEAN LEFORT
ET PERRINE MANE

Avertissement d'Édith Heurgon




hermann
Depuis 1876


Avertissement



Du 1^{er} au 8 juillet 2000, s'est réuni, au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, un colloque intitulé « **Les Calendriers** », sous la direction de Jacques Le Goff et de Perrine Mane. Telle était la réponse choisie par le grand historien médiéviste pour fêter l'an 2000 au château de Cerisy.

En effet, alors que l'approche du troisième millénaire suscitait une hystérie calendaire portant les spécialistes et les simples utilisateurs à considérer le calendrier comme objectivement déterminé (par le temps naturel et par des systèmes scientifiques exacts), il s'agissait d'en explorer, à côté de certaines contraintes objectives, le caractère artificiel. Ont été d'abord étudiées les relations du calendrier avec plusieurs phénomènes fondamentaux : la nature (le soleil et la lune, le jour et la nuit, le cycle annuel, celui des saisons), la religion (fêtes, liturgies, saints calendaires, sacralité), la société (son fonctionnement, ses attentes). Une écoute particulière a été vouée au calendrier en tant que produit et instrument du pouvoir (religieux, intellectuel, social et politique), ainsi que dans son rapport avec les mentalités (fétichisme numérique de la date, prestige du double et surtout du triple zéro). Ensuite, a été établi un large inventaire des principaux types de calendriers dans le temps et dans l'espace (les plus anciens calendriers, ceux des sociétés dites « sans histoire », les calendriers africains, aztèques, bouddhistes et extrême-orientaux, les calendriers juif et musulman). Enfin ont été abordés certains problèmes spécifiques comme les calendriers paysans, les proverbes calendaires, les structures périodiques (siècle, année, mois, semaine), ainsi que les aspects formels (almanach, agenda de poche, calendrier des postes, iconographie).

La rencontre a principalement fait paraître que les calendriers sont un phénomène difficile à saisir, en raison d'une double complexité : celle des phénomènes naturels auxquels ils se réfèrent et celle des comportements humains comme des fonctionnements socio-politiques (cela d'autant plus qu'il n'y a pas de barrière entre temps naturel, temps social et temps vécu). Le constat est donc qu'il y a

toujours eu des calendriers très distincts mais que leur élaboration et leur fonctionnement ont posé des questions semblables. Il est apparu aussi que l'histoire du calendrier a été en grande partie une histoire des réformes (notamment en Chine) : le lien étroit des calendriers avec le pouvoir politique a ainsi été confirmé. Ce qui confère leur profondeur aux calendriers, c'est qu'ils reposent sur diverses conceptions du temps (temps cyclique, temps linéaire, voire temps en spirale) où s'agencent une prééminence du passé, une relation effective avec le présent et un lien trop ténu avec l'avenir. D'où le souhait formulé par Jacques Le Goff que le calendrier devienne plus ouvert quant au futur, qu'il se double peut-être d'instruments de mesure du temps plus favorables à l'innovation, à la créativité.

Le livre issu de cet important colloque propose, avec les conférences, un extrait des discussions qui les ont suivies. Il a été publié en 2002 chez Somogy Éditions d'Art. Comme, pour l'heure, cet ouvrage n'est plus disponible, le Centre culturel international de Cerisy a jugé opportun de le rendre accessible, aux Éditions Hermann, dans la collection Cerisy  Archives.

Sur la thématique du temps, ce colloque, du reste, a rejoint trois précédentes rencontres de Cerisy : *Entretiens sur le temps*, dirigé par Jeanne Hersch, René Poirier et Michel Souriau (publié en 1967, aux Éditions Mouton, réédité en 2012 dans la collection Cerisy  Archives, par les Éditions Hermann) ; *Temps et devenir (à partir du travail d'Ilya Prigogine)*, dirigé par Jean-Pierre Brans, Isabelle Stengers et Philippe Vincke, en présence d'Ilya Prigogine (publié en 1988 aux Éditions Patino, réédité en 2012 dans la collection Cerisy  Archives, par les Éditions Hermann) ; *Le rythme : théorie et pratique*, dirigé par Jean-Jacques Wunenburger (publié en 1992 aux Éditions de L'Harmattan). Cette série relative aux nouveaux enjeux des temporalités a reçu l'accompagnement d'au moins cinq autres colloques : *Modernité : la nouvelle carte du temps*, dirigé par François Ascher et Francis Godard (publié en 2003 aux Éditions de l'Aube) ; *Université européenne des temps de la ville*, en 2002, dirigé par Pascal Aubert, Jean-Yves Boulin, Pierre Dommergues, Luc Gwiazdzinski et Édith Heurgon ; *La nuit en question(s)*, dirigé par Catherine Espinasse, Luc Gwiazdzinski et Édith Heurgon (publié en 2005 aux Éditions de l'Aube) ; *La notion de temps sous tous ses aspects*, en 2007, dirigé par Evandro Agazzi, Jean-Pierre Desclés et Zlatka Guentcheva ; *La jeunesse*

n'est plus ce qu'elle était, dirigé par Vincenzo Cicchelli, Olivier Galland, Jacques Hamel et Catherine Pugeault-Cicchelli (publié en 2010 aux Presses universitaires de Rennes); *1913 cent ans après : enchantement, désenchantement*, dirigé par Marie-Paule Berranger et Colette Camelin (publié en 2015 par les Éditions Hermann).

La réédition de cet ouvrage est aussi l'occasion, pour le Centre culturel international de Cerisy, de rendre hommage à Jacques Le Goff, disparu le 1^{er} avril 2014, ami de la famille Heurgon¹, et pendant de longues années, vice-président de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy.

Venu une première fois à Cerisy en 1985 pour le colloque *Métamorphoses de la ville* dans le cadre du séminaire CUFV (Crise de l'urbain, Futur de la Ville) de la RATP², dont j'ai retracé les grandes lignes dans l'article « Un médiéviste dans le métro (en séminaire à la RATP)³ », il entre en 1986 au Conseil d'administration et deviendra vice-président de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy de 1996 à 2004 (date à partir de laquelle il ne pourra plus se déplacer). Constatant que l'histoire était trop absente de Cerisy, il a pris l'initiative d'un couple de colloques : avec Guy Lobrichon, *Trois regards sur le Moyen Âge : histoire, théologie, cinéma* (publié en 1998 aux Éditions du Léopard d'Or); en 2000, avec Perrine Mane et Jean Lefort, *Les Calendriers* (republié avec ce volume), thème adéquat pour fêter le changement de millénaire. Son concours a été également décisif pour permettre la venue à Cerisy de Marc Ferro (qui organisa avec Annette Wiewiorka, en 1994, le colloque *Du débarquement à la commémoration*), d'Elie Wiesel (pour une rencontre publiée en 1995, chez Odile Jacob, sous le titre *Une parole pour l'avenir : Elie Wiesel*) et d'Umberto Eco (pour une manifestation publiée en 1996, chez Grasset, sous le titre *Umberto Eco, au nom du sens*).

Attendant une prochaine occasion pour consacrer à l'ensemble de ses travaux un colloque de Cerisy, la rencontre « **Saint Louis en Normandie (hommage à Jacques Le Goff)** », organisée en 2016 dans le cadre des rencontres normandes avec les Archives départementales

1. Marc Heurgon lui a consacré un livre d'entretiens intitulé *Jacques Le Goff, une vie pour l'histoire*, Paris, La Découverte, 1996, réédité en 2010 dans la collection « Poche » des Éditions de La Découverte, avec une postface inédite.

2. Publié chez Economica en 1987.

3. Paru in Jacques Revel et Jean-Claude Schmitt (dir.), *Une autre histoire : Jacques Le Goff (1924-2014)*, Paris, Éditions EHESS, 2016.

de la Manche et les universités de la nouvelle région Normandie, lui rend d'ores et déjà hommage.

Eu égard à la pérennité du thème des calendriers et à la qualité des communications, ce livre semble devoir être spécialement utile aux étudiants comme aux enseignants et, plus généralement, quels soient-ils, aux divers lecteurs qui, sur les philosophies, politiques, mesures, outils du temps, souhaitent en savoir davantage.

Édith HEURGON
Directrice du CCIC

LES CALENDRIERS

Liste des auteurs

- Lise Andriès, directrice de recherches au CNRS, Lyon (littérature, idéologies, représentations aux XVIII^e et XIX^e siècles)
- Alain Arrault, professeur à l'Université de Liège
- Stéphane Benoist, maître de conférences à l'Université de Caen. CNRS, UMR 8585
- Jean-Godefroy Bidima, chercheur associé au CEA-EHESS, enseignant à l'espace Éthique du Centre hospitalier universitaire de Saint-Louis et au collège international de philosophie de Paris
- Fabienne Claire Caland, professeur de littérature comparée à l'Université de Limoges
- Georges Comet, professeur d'histoire à l'Université d'Aix-en-Provence
- Josef Denoyelle, chef de section honoraire à l'Observatoire royal de Belgique (Uccle)
- Jacqueline de Durand-Forest, directrice de recherches au CNRS
- Claude Gaignebet, professeur à l'Université de Nice
- Giuseppe Gatto, professeur à l'Université de Milan
- Sylviane Goldberg, maître de conférences à l'École des hautes études en Sciences sociales
- Rita Hermon-Belot, chargée de cours à l'Université
- Jean-François Jeandillou, professeur de linguistique. IUF, Université de Paris X-Nanterre
- Bertrand Lafont, chargé de recherches au CNRS (maison René-Ginouès)
- Jean-Dominique Lajoux, ingénieur de recherches au CNRS
- Donatien Laurent, directeur de recherches au CNRS (Centre de recherches bretonnes et celtiques), UBO, Brest
- Jean Lefort, professeur de mathématiques à Colmar, animateur à l'IREM de Strasbourg
- Jacques Le Goff, directeur d'études à l'École des hautes études en Sciences sociales
- Francesco Maicello, École normale de Pisc
- Perrine Mane, directrice de recherches au CNRS (Centre de recherches historiques)
- Jean-Claude Martzloff, directeur de recherches au CNRS (Centre de civilisation chinoise), UMR 8583
- Raymond Mercier, professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge
- Brigitte de Montclos, conservatrice en chef du patrimoine, chargée du cabinet des Arts graphiques du musée Carnavalet
- Claude Obsomer, professeur d'égyptologie à l'Université de Louvain-la-Neuve
- Éric Palazzo, chargé de recherches au CNRS, Université de Poitiers, CESCUM
- Éric Roulet, chargé de cours à l'Université de Paris XIII
- Gilles Tarabout, chargé de recherches au CNRS (Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud)

Sommaire

Préface, Jacques Le Goff	7
1. Introduction générale	9
I. Calendrier et nature, Perrine Mane	11
II. Calendrier et culture, Jacques Le Goff	17
III. Structures des calendriers : unité et diversité, Jean Lefort	23
Débats et discussions	33
2. Les jours des calendriers	35
IV. Le calendrier liturgique et l'espace monastique au Moyen Âge, Eric Palazzo	37
V. Construction de l'ordre des jours de la semaine, Jean Lefort	45
VI. L'Escarpolette : Almanach. Éphémérides pour l'an perpétuel recréatif et destructif..., Claude Gaignebet	47
VII. Origines et avatars du calendrier chrétien, Jean-Dominique Lajoux	63
Débats et discussions	83
3. Calendriers et civilisations	85
VIII. Calendriers, almanachs et astrologie en Mésopotamie ancienne, Bertrand Lafont	87
IX. Les principes du calendrier égyptien et son utilité pour la chronologie absolue, Claude Obsomer	99
X. Le calendrier celtique : de la table de Coligny aux traditions des pays de langue celtique, Donatien Laurent	113
XI. <i>Fasti</i> et « geste impériale » : le temps civique à Rome, Stéphane Benoist	129
XII. Entre soleil et lune : la fixation du calendrier juif et l'invention des ères, Sylviane Goldberg	143
XIII. Le calendrier musulman, Jean Lefort et Claude Obsomer	151

XIV. Le calendrier chinois: cadre historique général, structure, typologie et calcul, Jean-Claude Martzloff	155
XV. Les premiers calendriers chinois du II ^e siècle avant notre ère au X ^e siècle, Alain Arrault	169
XVI. Élaborations indiennes du temps, Gilles Tarabout	193
XVII. Le comput du temps chez les Aztèques et les Mayas, Jacqueline de Durand-Forest	205
XVIII. Calendriers et chronologies mexicains: approche problématique, Éric Roulet	219
XIX. Temporalité et calendriers en Afrique: expériences reçues et expériences vécues, Jean-Godefroy Bidima	229
Débats et discussions	241
4. Les calendriers occidentaux: du Moyen Âge à la Révolution française ..	247
XX. Les calendriers médiévaux illustrés, supports idéologiques complexes, Georges Comet	249
XXI. La réforme grégorienne, Josef Denoyelle	259
XXII. Almanachs parisiens au temps du Roi-Soleil ou la prise du temps par le pouvoir, Brigitte de Montclos	267
XXIII. Le calendrier révolutionnaire, Rita Hermon-Belot	281
XXIV. Les calendriers des almanachs français à large diffusion (XVII ^e - XIX ^e siècle), Lise Andriès	289
Débats et discussions	305
5. Les calendriers imaginaires	309
XXV. Date contre mémoire: poésie 1294 et 1954, Francesco Maiello	311
XXVI. Une autre histoire, les calendriers tolkieniens, Fabienne Claire Caland ..	317
XXVII. Le langage du temps, Jean-François Jeandillou	331
Débats et discussions	345
6. Calendriers et calculs	349
XXVIII. Quelques aspects scientifiques des calendriers, Jean Lefort	351
XXIX. Calendrier et informatique, Giuseppe Gatto	359
XXX. Programmation pour les calendriers, Raymond Mercier	365
7. Conclusions	381
XXXI. Le colloque au péril du calendrier: conclusions, Jean Lefort	383
XXXII. Réflexions finales, Jacques Le Goff	387
Débats et discussions	393

Préface

Jacques Le Goff



L'approche du XXI^e siècle (le 1^{er} janvier 2000 ou 2001 ?) a suscité une hystérie calendaire qui semblait exprimer la conviction de beaucoup (spécialistes ou simples utilisateurs du calendrier), que le calendrier est objectivement déterminé (par le temps naturel et par des systèmes scientifiques exacts). Le colloque tenu au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle du 1^{er} au 8 juillet 2000 s'est proposé de mettre en lumière et d'explorer le caractère artificiel du calendrier.

Une première série d'exposés et de discussions a tenté d'introduire les cadres dans lesquels s'inscrit la construction des calendriers. Il y a d'abord les relations entre le calendrier et les phénomènes humains fondamentaux. Sans doute les premiers et les plus évidents de ces rapports concernent-ils ceux que le calendrier entretient avec la nature (le soleil et la lune, le jour et la nuit, le cycle annuel, le cycle des saisons) et qui laissent une importante part de choix et de décision aux hommes. Les relations également évidentes entre le calendrier et la religion (fêtes, liturgies, saints calendaires, sacralité) devront être précisées ainsi que celles entretenues par le calendrier avec la société (à quelles demandes répond-il, comment fonctionne-t-il, selon la société globale et selon les catégories socioprofessionnelles ?). Une attention particulière sera réservée à la fonction du calendrier comme produit et instrument du pouvoir (quels sont les maîtres religieux, intellectuels, sociaux et politiques du calendrier ?). Enfin on s'intéressera, dans le contexte actuel de l'an 2000, aux passions et aux mentalités suscitées par le calendrier (le fétichisme de la date, le prestige du double et surtout du triple 0, etc.).

Une deuxième série sera consacrée à un inventaire des principaux types de calendrier dans le temps et l'espace (notamment les plus anciens calendriers, les calendriers des sociétés dites « sans histoire », calendriers africains, indiens, aztèques, bouddhistes et extrême-orientaux, calendriers juif, musulman, etc.).

On regroupera dans une troisième et dernière série d'exposés et de débats certains problèmes spécifiques non directement abordés dans la première série (par exemple les calendriers paysans, les proverbes calendaires et la structure du calendrier : les périodes, le siècle, l'année, le mois, la semaine), les problèmes du changement de calendrier et les aspects formels des calendriers, matérialité et imaginaire : forme et supports des calendriers, almanachs, agendas de poche, calendriers des Postes, iconographie, etc.

Pour des raisons pratiques de mise en page, le présent ouvrage dédouble chacune des séries annoncées dans le colloque. À la très riche source d'informations et de réflexions que sont les exposés, nous avons voulu adjoindre l'essentiel des débats auxquels ils ont donné lieu. Impossible ici de les retranscrire *in extenso* : d'une part les auteurs ont bien voulu reprendre et compléter leurs textes en tenant compte des questions et des interventions qu'ils ont suscitées ; d'autre part de nombreuses discussions ont dévié du strict sujet du colloque pour porter sur des sujets connexes qui, quoique passionnants, n'ont pas leur place dans ces actes.

Nous avons donc dû largement élaguer l'ensemble des points abordés. Nous les avons regroupés à la fin de chaque partie en précisant à quel exposé ils se réfèrent. Il aurait été trop difficile de citer les intervenants, plusieurs d'entre eux développant une même idée au cours de la discussion. Nous avons préféré regrouper et réécrire l'essentiel en plaçant un sous-titre de notre cru. Nous espérons que chacun s'y retrouvera et que nous n'avons trahi la pensée de personne.

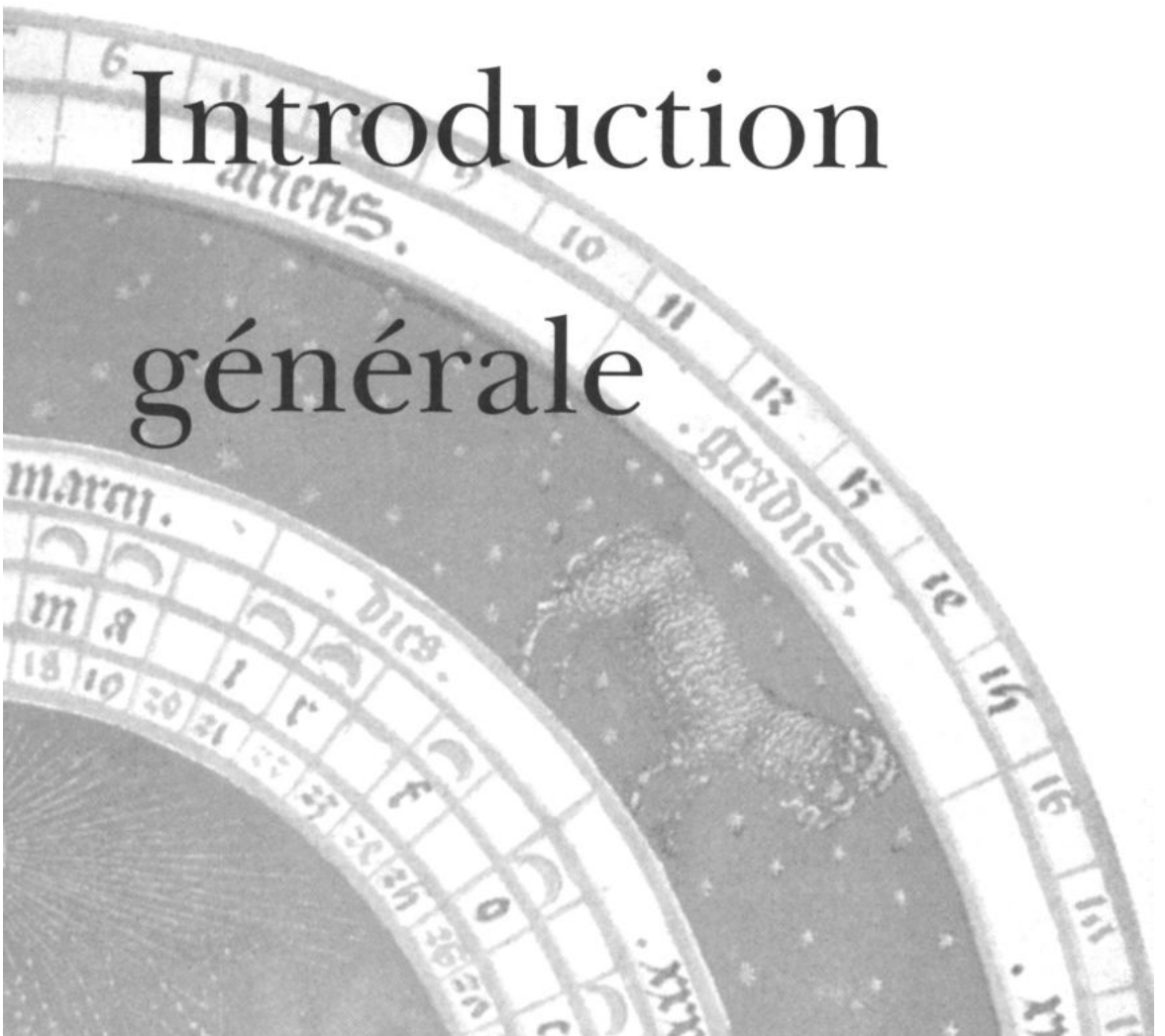
Jean Lefort, Perrine Mane

Liste des participants

Lise Andriès, Alain Arrault, Myriam Beck, Stéphane Benoist, Jean-Godefroy Bidima, Sandra Bonfiglioli, Jacqueline de Bourgoing, Fabienne Caland, Enrico Cappelli, Georges Comct, Janine Crubile, Christian David, Maurizio del Ninno, Josef Denoyelle, Brigitte Denoyelle-Deprez, Jacqueline de Durand-Forest, Claude Gaignebet, Maurice de Gandillac, Franck Gauthey, Pierre-Gilles Girault, Sylvie Anne Goldberg, Rita Hermon-Bclot, Marc Heurgon, Jean-François Jeandillon, Bertrand Lafont, Jean-Dominique Lajoux, Donatien Laurent, Jacques Le Goff, Jean Lefort, Ghislaine Loyer, Francesco Maicello, Perrine Mane, Jean-Claude Marrzloff, Raymond Mercier, Brigitte de Montclos, Michel Muszlak, Claude Obsomer, Albert Ogien, Éric Palazzo, Éric Roulet, Hervé Saint, Frédérique Saint, Lucien Sokolowski, Gilles Tarabout, Jean-Loup Thebaud, Jacques Vistel, Pascale Vöilley-Bellos.

1.

Introduction générale



I

Calendrier et nature

Perrine Mane



out groupe humain éprouve très rapidement le besoin de coordonner ses activités. Pour satisfaire cette nécessité d'intégration, il lui faut établir une relation avec un processus extérieur qui lui servira de cadre de référence et d'étalon. Mais pour pouvoir dégager, au milieu d'une suite continue de changements, des bornes qui seront reconnues par le groupe, une longue série d'expériences est nécessaire, s'étendant sur de nombreuses générations, car il faut faire le rapprochement avec des phénomènes naturels dont le processus normalisé sera utilisé comme repère par le groupe. Saisir d'un seul regard et par là même relier, c'est déjà tout un travail de mémoire et de synthèse¹.

Le mot « calendrier », par son étymologie même, révèle, à la fois, à quel point le temps est « une institution sociale, une instance régulatrice des événements sociaux » et « une réalité humaine insérée dans la nature ». Norbert Elias² rappelle d'ailleurs que « le mot "calendrier" remonte au verbe *calare*, en rapport lointain avec le fait que dans des temps anciens, le prêtre romain [...] déterminait le moment où une nouvelle lune avait été aperçue. C'est ainsi que le terme *calendae*, c'est-à-dire [les jours] "à proclamer" rappelle l'époque où un membre du clergé courait les rues de Rome pour annoncer au peuple que la nouvelle lune avait été aperçue et qu'un nouveau mois avait donc commencé. »

L'homme, immergé dans un monde physique qui lui est extérieur, observe les marées qui montent et descendent, le soleil et la lune qui se lèvent et se couchent. Très tôt certains phénomènes astronomiques lui servent de références.

Comme le constate Francesco Maiello³, l'astronomie n'était toujours pas indispensable aux paysans de l'Europe du XVI^e siècle pour s'orienter dans le temps. Lors d'une discussion avec un médecin qui mettrait en doute la nécessité des études de mathématiques, le réformateur Philippe Melancthon, croyant avoir trouvé une argumentation irréfutable, lance à son interlocuteur : « Ne vous semble-t-il pas nécessaire de connaître la division de l'année ? » « Pas du tout, répond l'autre, mes paysans savent parfaitement distinguer le jour de la nuit, l'hiver de l'été, et même déterminer quand il est midi, sans aucune connaissance de ce type. »

L'expérience du temps s'est modifiée au cours du passé et continue de nos jours à se modifier, d'une manière non pas historique ou contingente mais structurée, orientée et, comme telle, susceptible d'être expliquée⁴ ; il reste cependant que certaines divisions du temps sont en connexion étroite, évidente, avec des phénomènes

naturels. L'alternance du jour et de la nuit, les lunaisons et la succession des saisons, rythmes qui font partie intégrante de la vie végétale, animale et humaine, ont longtemps réglé les activités humaines et sont encore particulièrement sensibles pour les paysans qui vivent un rapport intime avec la nature.

Sous nos latitudes, la durée du jour, liée à la rotation de la terre sur elle-même, est loin d'être constante et varie selon les saisons, mais le jour apparaît comme une unité temporelle naturelle. Aujourd'hui, l'emploi courant de la lumière artificielle, surtout dans les villes, rend les hommes moins soumis au rythme ancestral, mais la clarté du jour garde encore sa valeur dans les travaux des champs. D'ailleurs, dans l'Occident médiéval, l'unité de temps de travail, c'est la journée et cette unité temporelle naturelle donnera elle-même naissance à une unité de superficie, le journal de terre.

À vrai dire, pendant très longtemps, pour la majorité des populations, la scansion du temps relève plus du repérage que de la mesure. On découpe le jour à l'estime, d'après le lever et le coucher du soleil et la fin de la nuit est signalée par le chant du coq. Comme le remarque Lucien Febvre⁵, il est curieux de lire, en 1564, sous la plume du réformateur de Lausanne Viret, un éloge des coqs que les gendarmes, partant en guerre, emmènent toujours avec eux, « lesquels, de nuit, leur servent d'horloge ». Pendant des siècles, dans de nombreuses civilisations, on s'en rapporte aux plantes, aux bêtes, au vol de tel oiseau ou au chant de tel autre pour évaluer l'heure de la journée. Par exemple, au XVI^e siècle encore, Gilles de Gouberville, gentilhomme normand qui pourtant possédait une horloge, objet alors très rare, se réfère fréquemment dans son journal aux habitudes d'un oiseau, le vitécoq, une sorte de bécasse. Ainsi précise-t-il en 1554 : « Il était vol de vittecocq, quaud j'arrivai céans⁶. »

Le soleil délimite la journée, mais aussi l'année, selon l'écoulement du rythme saisonnier. Pour tout rural, le travail est scandé par la journée⁷, mais s'étend plus encore à l'année. De la préparation du sol à la récolte, de la conservation d'un produit à sa consommation ou à sa vente, le paysan organise sa tâche sur le cycle annuel. Une année, c'est une « récolte » ou une « campagne », du début d'octobre à la fin septembre, chaque jour se divisant en deux moitiés, les deux « attelées »⁸. Nos ancêtres pensaient et communiquaient selon des repères plus « concrets » que les nôtres.

Le ciel façonne la vie terrestre par un double rythme : le cycle bref du jour et de la nuit et le cycle long de l'année, la modification des facteurs climatiques imposant à la végétation son cycle saisonnier. Or, la conscience humaine est davantage frappée par la récurrence inéluctable des mêmes séquences, au cours du cycle des saisons, que par la succession d'années qui ne reviendront jamais. Le retour périodique du chaud et du froid, de la sécheresse et de la pluie, entraîne la renaissance de la floraison, les migrations des oiseaux. « Coucou... coucou », criaient les plaisantins au printemps pour se moquer de ceux qui taillaient leur vigne en retard, cette tâche devant être terminée avant l'arrivée du printemps⁹. Il semble normal que pour les populations où la terre est la richesse essentielle et où la quasi-totalité de la société en vit, la première référence chronologique soit une référence rurale. Jacques Le Goff l'a montré pour l'Occident médiéval¹⁰, mais cette observation peut s'appliquer à l'ensemble des civilisations agraires et ce temps

rural est celui de la longue durée, un temps d'attentes et de patiences, de recommencements et de lenteurs, parfois presque immobile, soudain cataclysmique. Non événementiel, il échappe à l'exigence des dates, ou plutôt ses dates oscillent au rythme de la nature, temps à la fois éternellement recommencé et perpétuellement imprévisible. Cependant ce phénomène naturel des saisons n'est prépondérant que pour les régions où les saisons sont nettement marquées : à proximité de l'équateur, la perception du temps annuel est différente.

Si le rôle des saisons a, semble-t-il, largement influencé le choix du calendrier pour les sociétés rurales – malgré de notables exceptions –, les calendriers lunaires conviennent mieux aux populations nomades et à celles qui vivent de la mer, alors qu'ils posent problème pour les cultivateurs, car ils se décalent par rapport aux saisons¹¹. Au contraire les calendriers solaires, qui découpent le temps en fonction des mouvements apparents du soleil, sont mieux adaptés aux sociétés agricoles.

Cette importance des phénomènes naturels se retrouve d'ailleurs inscrite dans la dénomination des saisons, du moins dans plusieurs civilisations dont la vie économique en dépendait en grande partie. Ainsi, dans l'Égypte ancienne, l'année était divisée en trois saisons de quatre mois chacune, les tétramènes : la saison de l'inondation du Nil, *akhet*, est suivie de *péret*, le temps des semailles lors de la décrue, puis de l'époque des moissons ou *chémou*, correspondant à l'étiage du fleuve. Scabre adéquation entre phénomènes naturels et désignation des saisons se retrouve dans d'autres calendriers populaires, par exemple ceux du Maghreb où les quatre saisons avaient pour nom : labour, floraison, moisson, gaulage des olives.

Parfois ce sont les mois qui rappellent certaines données climatiques ou agricoles. Ainsi les Grecs utilisèrent-ils, en concomitance avec un calendrier purement lunaire, plusieurs calendriers, ou parapegmes, différents d'un cité à l'autre. Ils indiquaient, pour les différents jours du mois, les travaux qu'il convenait de réaliser, des observations célestes, mais aussi les principaux phénomènes naturels ou encore les levers héliaques de différentes constellations. Par exemple le 17 mai : lever des Pléiades, les limaçons se montrent, on aiguise les faucilles et la moisson commence. Le 15 juillet : on voit Sirius le matin, les chardons croissent, les cigales chantent. Dans le calendrier locrien, on note le mois du battage des céréales, de la tonte des moutons, tandis que dans un calendrier d'Arcadie un mois est désigné comme celui de la cueillette du safran. Chez les populations installées à l'embouchure du fleuve Congo, les trois premiers mois de l'année s'appellent faim, pluies rares, pluies féminines. De même, selon Jean Malaurie¹², dans l'ancien calendrier inuit, les mois évoquent le rythme de la vie dans l'Arctique : janvier est le mois de la lune, février celui où le soleil apparaît, en mars le jour revient, en avril le soleil est chaud, en mai les oiseaux retournent, en août les oiseaux nouveau-nés s'envolent vers le sud, en septembre l'eau des lacs se glace, en novembre on écoute.

D'autres phénomènes naturels ont également contribué à l'élaboration des calendriers, mais avec moins de fréquence. Dès l'Antiquité, les levers et les couchers des étoiles ont servi de repères pour les travaux agricoles. Par exemple en Égypte, le début de la crue du Nil coïncidait astronomiquement avec le lever héliaque de l'étoile Sirius, la plus lumineuse de toutes les étoiles, à une date correspondant approximativement au 19 juillet. Un tel phénomène céleste, combiné à un

événement terrestre aussi déterminant pour la vie des Égyptiens, ne manqua pas d'être utilisé pour l'établissement d'un calendrier. Lors de l'instauration du calendrier solaire de 365 jours, il servit à déterminer la date du nouvel an, soit le premier jour du premier mois de la saison de l'inondation.

Les traditions agraires peuvent aussi dicter l'établissement du calendrier. Ainsi, dans le calendrier juif, certaines fêtes étaient en relation étroite avec les travaux agricoles, donc avec les saisons. En particulier la fête pascalle, ou Pessah, est liée à la célébration des moissons à venir : en effet, sept semaines après la Pâque, pour la Pentecôte qui porte aussi le nom de fête des Prémices, les juifs devaient offrir au temple les épis d'orge arrivés à maturité, comme le rappelle le Deutéronome¹³ : « Quand la faucille aura commencé à couper les épis, alors tu commenceras à compter sept semaines. » Aussi importait-il que pour la Pâque, les épis eussent la maturité voulue. Or, dans un calendrier de douze mois lunaires, comme celui qu'avait adopté le peuple hébreu, du fait du retard accumulé sur l'année des saisons, la maturité des épis ne restait pas longtemps au rendez-vous. C'est pourquoi les juifs, chaque fois que les épis risquaient de ne pas être assez mûrs, redoublaient Adar, le dernier mois de l'année religieuse, en Vé-Adar ou second Adar. Par l'ajout de ce treizième mois, ils retardaient le début de l'année religieuse suivante, ainsi que la fête de Pessah.

Ce rapport étroit entre nature et calendriers est encore visible, beaucoup plus tard, lors de la création « politique » du calendrier républicain. Dans son projet original, Romme avait affublé les nouveaux mois des noms de Justice, Égalité ou encore la Bastille. Mais le 3 brumaire an II, le poète député Philippe Fabre d'Églantine, désireux de donner un nouveau calendrier au peuple, souhaite marquer « les époques et les fractions de l'année par des signes intelligibles ou visibles pris dans l'agriculture et l'économie rurale ». En conséquence il désigne les mois par des noms en rapport avec les récoltes et les variations saisonnières.

En fait plusieurs calendriers, liés étroitement aux phénomènes de la nature, avaient déjà connu un vif succès au xviii^e siècle. En 1756, le naturaliste suédois Linné publie un calendrier dans lequel il associe à chaque jour de l'année, non pas un nom de saint, mais l'éclosion des fleurs, les migrations des oiseaux, les périodes favorables à la ponte ou à divers travaux agraires. Très appréciés en Angleterre, ces calendriers se diffusent également en France et sont à l'origine du calendrier républicain¹⁴.

Certains mois – comme vendémiaire et messidor – évoquent des tâches agricoles, d'autres – par exemple germinal, floréal ou fructidor – les cycles des végétaux. Les conditions climatiques sont signalées, pour l'automne, par brumaire et frimaire, pour l'hiver par nivose, pluviose et ventose ; enfin thermidor traduit la chaleur de l'été.

À l'instar du calendrier chrétien, qui célèbre chaque jour de l'année un ou plusieurs saints, le calendrier républicain inscrit pour chaque jour un nom en relation avec les préoccupations de la France agricole de l'époque : un animal domestique est associé aux quintidis, un instrument aratoire aux décadis et un végétal aux autres jours de l'année. Car, précise Fabre d'Églantine, « nous avons pensé que la Nation, après avoir chassé cette foule de canonisés de son calen-

drier, devrait y retrouver en face tous les objets qui composent la véritable richesse nationale, les signes objets, sinon de son culte, au moins de sa culture, les utiles productions de la terre, les instruments dont nous nous servons pour la cultiver, et les animaux domestiques, nos fidèles serviteurs dans ces travaux, animaux bien plus précieux, sans doute, aux yeux de la raison, que les squelettes béatifiés tirés des catacombes à Rome». Aussi fixe-t-on le jour de la tulipe, de la canomille, de la charrue ; le 25 décembre est devenu le jour du chien.

Si les révolutionnaires ont cherché, avant tout, à faire œuvre universelle, en évitant toute référence nationaliste, le calendrier républicain reflétait aussi les préoccupations d'une grande partie de l'Occident jusqu'au début du xx^e siècle.

Cette imbrication entre temps et nature est manifeste dans maints domaines. Elle est un des thèmes récurrents des proverbes qui ont connu un succès vivace dès le Moyen Âge¹⁵ jusqu'au xvii^e siècle et au-delà. Dans nombre d'entre eux, le mois est couplé avec l'activité agricole dominante : ainsi « Au mois de juillet, faucille au poignet » ou bien « En août fait-il bon glaner », « En octobre, qui ne fume bien, ne récolte rien » et « En décembre, fais du bois et endors-toi ».

La longue expérience des paysans, leur observation inquiète et prudente des phénomènes météorologiques débouchent sur un calendrier à la saveur bien particulière. Par exemple si « Pluie de février vaut jus de fumier », « Mars sec et beau emplit huches et tonneaux » et « Beau mois de juin, change herbe rare en beau foin ».

Cette association entre temps et nature ne pouvait pas nourrir seulement la sagesse populaire, elle devait prendre forme dans le domaine artistique. Dans l'Antiquité romaine déjà, les mois, mais surtout les saisons, sont fréquemment symbolisés par des éléments végétaux : dans la mosaïque des Saisons d'Antioche, datant d'environ 325 après J.-C., le Printemps a pour attribut des fleurs, l'Été des épis, l'Automne des grappes de raisin, tandis que l'Hiver s'enveloppe dans son manteau¹⁶. À l'époque carolingienne, plusieurs poèmes ayant pour thème les travaux des mois inspirent une iconographie qui met en scène des occupations rurales. Présents d'abord dans des livres d'astrologie, ces calendriers illustrés s'inscrivent à partir du xii^e siècle sur les édifices monumentaux ou dans les livres liturgiques. La chrétienté s'est emparée du schéma païen, l'Église et ses théologiens confèrent aux images un sens nouveau et chargent les calendriers de tout un symbolisme qui évoluera d'ailleurs au cours des siècles¹⁷. Certainement il n'est pas fortuit que la mutation agricole des xii^e et xiii^e siècles soit accompagnée de l'émergence de l'imagerie monumentale du travail des paysans. Les principaux secteurs de l'agriculture médiévale, la céréaliculture, la viticulture et l'élevage sont désormais mis en scène dans les calendriers ; seuls les mois d'avril et mai forment un hiatus et marquent d'une incursion courtoise cette suite rurale. Pour longtemps les mois sont associés à des activités agraires inlassablement recommencées ; au xvi^e siècle encore, les travaux des mois de Delaune prolongent le thème iconographique qui subit par la suite une certaine éclipse au profit d'images plus politiques.

Temps et nature, ce discours n'est-il pas passéiste alors qu'aujourd'hui, dans nos sociétés industrialisées, le travail agricole n'a plus le même impact vital que

jadis, que les morsures de la saison froide et l'obscurité nocturne peuvent être aisément oubliées, qu'en voyageant d'un hémisphère à l'autre nous sommes habitués à changer de saison sans changer de date ?

En fait, au fur et à mesure que les sociétés devenaient plus différenciées et complexes, que l'urbanisation, le commerce et les communications se développaient, augmentait l'exigence d'une régulation précise et sans variation du temps. Or le cours de la nature n'est pas suffisamment régulier pour répondre aux besoins humains. Le mouvement apparent du soleil, auquel les hommes doivent des unités telles que le jour, la nuit ou les saisons, ne peut être mis directement en relation avec celui de la lune, auquel nous devons des unités telles que les mois. Dès lors les calendriers les plus anciens furent confrontés à d'incessantes difficultés pour mettre en corrélation les marqueurs temporels avec le cours des événements sociaux. De plus, ils pouvaient devenir un enjeu entre pouvoirs religieux ou temporel. On procéda donc à des réformes successives.

Par ailleurs les hommes mirent au point des instruments d'une exactitude suffisante pour la détermination du temps, si bien que le calendrier atteint un tel degré d'adaptation à ses fonctions sociales que la plupart des anciens problèmes de calendrier devinrent caducs. Avec le développement de ces instruments de mesure, le temps social a désormais gagné en autonomie en regard du temps physique.

Ainsi, dans sa phase ultime, le calendrier révèle un détachement apparent par rapport à la nature : peu de gens s'avisent que les saisons sont en relation avec les mouvements du soleil, les mois avec la croissance et la décroissance de la lune. Mais qui s'aventurerait à avancer que la nature ne prendra pas sa revanche sur le temps qui a tenté de la gommer et sur l'homme qui a trop voulu la maîtriser ?

Notes

1. N. Élias, *Du temps*, Paris, 1996, p. 52.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 215.
3. F. Maiello, *Histoire du calendrier : de la liturgie à l'agenda*, Paris, 1996, p. 61.
4. N. Élias, *op. cit.* n. 1, p. 44.
5. L. Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle : un village français*, Paris, 1953, p. 365.
6. *Le Journal du sire de Couberville*, Bricquebosq, 1993-1994.
7. Voir, par exemple, J. Le Goff, « Le temps du travail dans la "crise" du XIV^e siècle : du temps médiéval au temps moderne », *Le Moyen Âge*, 69, 1963, p. 597-613.
8. L. Bernot et R. Blancard, *Nouvillle : un village français*, Paris, 1953, p. 328.
9. F. Maiello, *op. cit.* n. 3, p. 61.
10. J. Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, 1964, p. 152 *sqq.*
11. Voir notamment J. Lefort, *La Saga des calendriers ou le frisson millénaire*, Paris, 1998, p. 48.
12. *Les Derniers Rois de Thulé : avec les Esquimaux polaires face à leur destin*, Paris, 1975, p. 119.
13. Deutéronome XVI, 9.
14. F. Maiello, *op. cit.* n. 3, p. 230.
15. Voir notamment A. Le Roux de Lincy, *Le Livre des proverbes français*, Paris, 1859 (rééd. 1969) ; J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XI^e siècle*, Paris, 1925 ; J. W. H. Hassell, *Middle french proverbs, sentences and proverbial phrases*, Toronto, 1982 ; F. Schulze-Busacker, *Proverbes et expressions proverbiales dans la littérature narrative du Moyen Âge français*, Paris, 1985.
16. Cf., par exemple, *L'Empire du Temps. Mythes et créations*, catalogue de l'exposition du musée du Louvre, Paris, 2000, p. 67 *sqq.*
17. Cf. P. Marc, *Calendriers et techniques agricoles (France-Italie, XII^e - XIII^e siècles)*, Paris, 1983 ou G. Cornet, « Les calendriers médiévaux, une représentation du monde », *Journal des savants*, 1992, p. 85-98.

II

Calendrier et culture

Jacques Le Goff



Perrinc Manc vient d'esquisser les rapports du calendrier, des calendriers avec la nature. Je vais essayer d'évoquer les rapports du calendrier avec la culture, même s'il ne faut pas trop séparer – et encore moins opposer – nature et culture. La mesure du temps est un phénomène social qui transforme des données naturelles en constructions culturelles.

Perrinc Manc vous a dit que nous avons été tous les deux, pendant la période où nous avons préparé ce colloque, des lecteurs attentifs de Norbert Élias. Je vais donc vous soumettre en point de départ de notre réflexion des extraits de l'essai de Norbert Élias, *Du temps*, publié en allemand en 1984 et en traduction française en 1996¹.

De nos jours, un seul calendrier est utilisé pratiquement dans le monde entier : il a ses faiblesses. Beaucoup pensent qu'il serait préférable que Pâques cesse de se déplacer sur le calendrier et soit placé comme Noël à une date fixe ou encore que la date de naissance de chacun tombe le même jour de la semaine durant toute sa vie. Mais une petite dose d'irrégularité est peut-être la bienvenue. En tant qu'instrument de la détermination du temps servant de cadre de référent pour une foule d'activités humaines, l'actuel calendrier remplit son office de manière si tranquille et si aisée qu'on perd souvent de vue qu'il pourrait en aller autrement. On oublie que pendant des millénaires les hommes ont utilisé des calendriers qui entraînaient sans cesse des difficultés. Il fallut maintes fois les réformer et les améliorer jusqu'à ce que l'un d'eux présente une forme quasi parfaite, celle atteinte par le calendrier européen depuis sa dernière réforme. Le développement de ce calendrier présente à échelle réduite un bon exemple de cette continuité sur le long terme qui caractérise le développement de la connaissance humaine et des dimensions de la vie sociale qui lui sont liées. Avec ses vicissitudes de progrès et de rechutes, il est comme le modèle réduit empirique d'un courant d'évolution qui traverse toute une succession de sociétés, enjambant des périodes historiques délimitées dans le court terme et débordant largement la durée de vie accordée à certaines de ces sociétés.

Aujourd'hui le calendrier n'est plus un objet d'intérêt pour le public. La réforme de 1582 conduisit à une meilleure adaptation des symboles du calendrier à leur tâche qui est de mettre en corrélation les mouvements apparents du soleil et de la lune à la fois entre eux, en leur qualité de marqueurs temporels, et avec le cours des événements sociaux sur la terre. Dans sa phase ultime, le développement du calendrier, comme celui des autres instruments servant à déterminer le temps, fait apparaître un détachement grandissant de ses symboles par rapport à ce qu'ils symbolisaient autrefois, à savoir les mouvements du soleil, de la lune et des étoiles. Grâce à des sources de lumière artificielle, la nuit est devenue une partie du jour. Marginalement, on peut se remémorer que le mois, en tant qu'unité de temps, avait été jadis étroitement

associé à la croissance et à la décroissance de la lune. Aujourd'hui à l'exception des experts, il y a bien peu de gens pour s'aviser que notre année est en relation avec les mouvements du soleil et notre mois avec ceux de la lune. Les hommes qui habitent des régions où Pâques, la fête de la résurrection du Christ, ne coïncide pas avec le printemps, avec le jaillissement de jeunes pousses vertes hors de l'obscurité du sol ou bien où Noël coïncide avec les pluies de printemps, ne s'en soucient guère. Des instruments symboliques artificiels tels que les calendriers et les horloges sont aujourd'hui plus adaptés à la régulation de la conduite humaine sous l'angle du temps que les mouvements compliqués de la terre et son satellite autour du soleil. De ce point de vue aussi, la vie humaine est de nos jours plus fortement intégrée que jamais au monde de symboles que nous avons construit. Pas à pas, au cours d'une évolution millénaire, le problème du calendrier, jadis irritant, a été plus ou moins résolu. Et comme aujourd'hui les calendriers ne suscitent plus beaucoup de difficultés, les gens évacuent de leur mémoire les époques passées où ils possédaient encore des problèmes. Ils ne s'intéressent guère à la succession des stades à travers lesquels leurs ancêtres trouvèrent la solution de ces questions. Pourtant, les hommes ne peuvent ni se comprendre eux-mêmes ni discerner les possibilités que leur ouvre l'avenir s'ils négligent d'intégrer à ce lent fonds de connaissances celle de l'évolution qui a conduit du passé au présent.

L'idée qui m'intéresse le plus est celle du caractère artificiel du calendrier, malgré les contraintes venues des rythmes naturels liés essentiellement – jusqu'à maintenant – à l'alternance du jour et de la nuit et aux cycles lunaire et solaire.

Mon intérêt pour ce caractère artificiel du calendrier a été récemment renforcé par les attitudes individuelles et collectives irrationnelles et pouvant aller jusqu'à la stupidité pure et simple suscitées par l'approche de l'an 2000.

Même sans atteindre les fantasmes eschatologiques et pseudo-milléaristes, beaucoup de gens ont estimé qu'une année s'écrivant avec trois zéros dans le calendrier était une année extraordinaire et exceptionnelle qui devait avoir un fondement objectif. Cette conjoncture et ces attitudes ont amené l'historien des sciences Stephen Jay Gould à écrire un essai à caractère pamphlétaire : *Millennium. Histoire naturelle et artificielle de l'an 2000*².

Quelle que soit par ailleurs mon admiration pour les idées et l'œuvre de Norbert Élias, je pense que sa position illustrée par les deux textes que je viens d'extraire de son essai *Du temps* ne peut être intégralement acceptée, sans qu'on apporte des critiques et des corrections à deux aspects importants de cette position.

La première est l'opposition de Norbert Élias sur la réduction des calendriers à un calendrier unique dominant. Même s'il y a une tendance actuelle à cette unification, il faut parler plutôt de calendrier unique. L'exposé de Jean Lefort va sans doute apporter une mise au point sur le problème important de l'unité et de la diversité du calendrier.

Il faut assurément louer Norbert Élias (et ce n'est pas un historien qui le lui reprochera) d'avoir replacé son étude du temps et du calendrier dans une perspective historique. Mais il me semble que sa conception de la mesure du temps et de l'histoire du calendrier témoigne d'une vision évolutionniste, darwinienne, qui relève des illusions du progrès que nous avons connues depuis l'époque des Lumières et qui ont été mises à mal par les expériences malheureuses du xx^e siècle. Je ne suis pas sûr que l'évolution du calendrier ait été cette marche vers la perfection qui semble inspirer Norbert Élias.

Il ne suffit pas de regarder le soleil, la lune et les étoiles pour avoir un calendrier. Un calendrier n'est pas une chose donnée mais une construction des sociétés

humaines et il a subi les pressions et les contrecoups, les avatars de l'histoire de ces sociétés.

Le terme « calendrier » désigne en gros deux phénomènes différents, mais liés l'un à l'autre. C'est d'une part un instrument de mesure du temps et de l'autre un objet, et je souhaite que notre colloque n'oublie pas le côté objet. C'est l'une des caractéristiques importantes du calendrier, qui est un objet différent de ceux qui assurent d'une autre façon la mesure du temps. Les calendriers sont différents, par exemple, des horloges et des montres, de même que des cadrans solaires, des clepsydres, des sabliers, etc. Étant donné l'originalité et la richesse du calendrier comme objet – aspect qui a d'ailleurs suscité d'excellentes études –, cette face du calendrier doit retenir notre attention.

À côté donc de la voie du rapport à la nature dont vient de parler Perrine Mane, nous allons explorer deux autres voies d'enquête et de réflexion sur le ou les calendrier(s) – mise à part la question sur l'unité et la diversité que va traiter Jean Lefort.

Première voie : une voie anthropologique. À quels besoins de l'homme et de la société le calendrier répond-il ? Pourquoi, pour qui ce pouvoir sur le temps qu'institue le calendrier ? Quelles sont les marques que laissent sur le calendrier les finalités auxquelles il répond ? Quel est en particulier l'impact des finalités religieuses ? En quoi le calendrier est-il le témoin, l'incarnation d'un certain nombre de phénomènes religieux profonds dans l'histoire des sociétés et dont je ne pense pas qu'il faille uniquement y voir, comme Norbert Élias le suggère, des restes de culture et de mentalités dépassées ?

Il me semble qu'il y a presque forcément du sacré dans le calendrier et nous devrions examiner cette caractéristique d'assez près. Les conceptions religieuses, en particulier, qui s'appuient sur les notions de temps cyclique, d'éternel retour, ont produit des phénomènes sociaux qui semblent avoir perdu de vue leurs origines mais la marque du sacré y est en fait, de façon sous-jacente, très présente. Je pense par exemple aux phénomènes des anniversaires et des commémorations. Sans calendrier, pas d'anniversaire ni de commémoration et il y a là, à l'évidence, quelque chose de très intéressant pour les identités individuelles, familiales, nationales. Le calendrier est un lieu de mémoire.

Je pense d'autre part que l'étude de la structure du calendrier mettra en valeur – Perrine Mane l'a déjà dit par rapport aux références naturelles – la diversité des segments, des morceaux de temps qui constituent la structure des calendriers. À côté de ces segments qui font référence à la nature, comme l'année ou le mois, d'autres, qui sont détachés des références naturelles, comme la semaine, sont, à mon avis, d'une extrême importance et ont joué un grand rôle dans l'histoire. L'adoption de la semaine, les comparaisons entre la signification et le fonctionnement de la semaine de sept jours, de dix jours (la décade) renvoient à des manipulations très significatives et très importantes dans l'histoire du calendrier et de la maîtrise du temps. Ici ce n'est pas, en tout cas de façon directe, l'observation de la lune, du soleil ou des étoiles qui a joué le rôle initial et prépondérant. Les spécialistes préciseront cette histoire. Ce sont peut-être les Chaldéens qui ont été les premiers inventeurs et c'est ensuite la Bible – l'Ancien Testament – qui nous a légué la semaine. C'est là un héritage certain du livre de la Genèse et du célèbre épisode de la Création – pour prendre le calendrier juif, puis occidental en exemple.

Temps et société donc, et ici le modèle occidental est sans doute celui où la grille du temps rejoint le plus le temps social. En particulier – Perrinc Manc y a déjà fait allusion – l’alternance du temps du travail et du temps du loisir est une structure sous-jacente essentielle des calendriers. Déjà l’adoption de la semaine met l’accent sur un jour particulier qui est un jour de célébration religieuse et un jour de repos. Il est différent dans les trois monothéismes : vendredi pour l’islam, samedi (sabbath) pour le judaïsme, dimanche pour le christianisme.

La façon dont apparaissent et s’inscrivent plus ou moins, parfois difficilement, dans le calendrier, des temps de loisir particuliers liés à l’évolution historique, tel le temps des vacances, est aussi un phénomène à étudier. À l’heure actuelle les sociétés les plus évoluées sont déjà très engagées dans une nouveauté importante de l’évolution du calendrier vécu : c’est l’émergence du week-end. Il me paraît intéressant que pour s’exprimer, s’individualiser, s’imposer, le week-end a fait nécessairement référence à la semaine. Le calendrier change par aménagement du calendrier précédent. On n’a pas trouvé de mot entièrement nouveau, spécifique, pour caractériser et nommer le week-end.

Les rapports entre la mesure du temps et l’emploi du temps sont aussi à examiner. Le calendrier a dépendu en grande partie des formes d’organisation du temps dans les diverses sociétés et il en porte encore la marque.

La longue durée de sociétés essentiellement rurales, agricoles, a fortement marqué les calendriers par la dépendance de ces sociétés par rapport à la nature et plus encore par rapport à la succession des travaux agricoles et à l’organisation du cycle annuel de la vie et des occupations de ces sociétés. Mais, dans les sociétés occidentales, le calendrier a spécialement porté l’empreinte, à partir du haut Moyen Âge, de la mise sur pied d’emplois du temps par des groupes sociaux particulièrement influents. Cela a commencé avec le temps monastique et les heures canonicales diffusées par un nouvel instrument de proclamation du temps, la cloche. Le temps monastique a été la première grande organisation du temps quotidien dans l’Occident. Et l’insertion de ce temps dans un temps liturgique annuel exprimant l’encadrement du temps par la religion a produit un calendrier imposant le temps de l’Église.

Puis, avec le développement du commerce et de l’artisanat, avec l’invention et la diffusion de l’horloge mécanique, s’impose le temps du marchand et des villes, enfin au XIX^e siècle le temps industriel et capitaliste. Face à lui tente de s’imposer aujourd’hui un temps écologique. Au cours de cette évolution de la mesure du temps avec ses répercussions sur le calendrier est apparue une prise de conscience décisive dans l’Italie marchande et renaissante du XV^e siècle : le temps, c’est de l’argent.

Temps et pouvoir politique : c’est aussi, à l’évidence, un des thèmes majeurs de notre colloque. Maîtriser le temps et être maître du calendrier qui permet de le maîtriser, c’est un instrument considérable du pouvoir politique. Les Églises, les villes, les princes, les États ont voulu être maîtres du calendrier qui a été un enjeu de leurs affrontements et face aux politiques nationales du calendrier s’est développée de plus en plus jusqu’à nos jours une politique internationale du calendrier. Aussi est-il normal que nous ayons mis à notre programme l’étude des moments et des événements qui permettent, à travers les crises, de mieux apercevoir le rôle du pouvoir politique par rapport à la nature et à la fonction du calendrier :

changements de calendrier, corrections de calendrier, passage d'un type de calendrier à un autre. Ainsi dans les sociétés occidentales examinerons-nous le rôle de César, de Grégoire XIII et le formidable exemple du calendrier révolutionnaire, exemple d'un échec retentissant qui met en lumière à quoi le calendrier doit répondre et ce qu'il ne peut pas imposer à une société.

Calendrier et culture : presque chaque culture a sa façon spécifique de concevoir et de chercher à maîtriser le temps. D'où l'inventaire comparatif et raisonné des calendriers des principales cultures prévu par notre programme, car le calendrier n'est pas un objet privilégié seulement pour l'historien mais aussi pour l'ethnologue et l'anthropologue.

Au-delà de mon intérêt pour le caractère artificiel du calendrier, je suis très attiré par la richesse de l'imaginaire du calendrier. Une de ses vertus est qu'il est le support d'un remarquable imaginaire se développant autour des mythes d'origine et de fin, des notions de cycle et de retour, avec l'irruption de temps mythiques comme l'âge d'or, le Millenium ou le jubilé, avec le rapport entre le calendrier et les nombres symboliques dans l'Apocalypse, avec cet An mil qui vient périodiquement obséder un certain nombre d'humains, avec aussi ces types de temps calendaires opposés formant des couples antagonistes fascinants. Comment comprendre la société médiévale, la vie individuelle et collective des hommes et des femmes du Moyen Âge sans prendre en considération le couple Carnaval et Carême ?

Vous me pardonneriez, je l'espère, d'avoir tendance à privilégier la voie historique dans l'approche des problèmes du calendrier. Mais, ce faisant, je m'éloigne de la conception trop rigidement évolutionniste de Norbert Élias. Il faut que nous débouchions sur les problèmes actuels du calendrier mais, en regardant le fonctionnement des sociétés d'aujourd'hui, n'apercevons-nous pas plutôt une diversité que la prédominance d'un seul calendrier ?

D'autre part, nous verrons que l'histoire du calendrier montre qu'il doit répondre à des besoins de changement mais aussi de stabilité. Les calendriers sont souvent mobiles et Norbert Élias insiste à juste titre sur le problème que pose dans nos sociétés la mobilité de la date de Pâques. Les nouvelles utopies comme les nouvelles lumières qui agissent sur le calendrier semblent montrer que nous tolérons mal la mobilité. En tout cas il conviendra d'examiner en quoi la conjoncture actuelle touche le calendrier. Ce n'est pas sacrifier à la mode que d'essayer de voir ce que devient le calendrier et quels sont les défis que jettent au calendrier les grands phénomènes qui caractérisent notre époque : les nouvelles techniques de communication et la mondialisation. Ce n'est pas une nostalgie du passé, d'un folklore révolu, mais des problèmes au cœur de notre société, qui guideront notre réflexion sur le calendrier.

Notes

1. N. Élias, *Du temps*, Paris, Fayard, 1996.
2. S. Jay Gould, *Millennium. Histoire naturelle et artificielle de l'an 2000*, Paris, Scuil, 1998.

III

Structures des calendriers : unité et diversité

Jean Lefort

Introduction

Saint Augustin disait qu'il savait bien ce qu'était le temps mais que quand il s'agissait de le définir il ne le pouvait. L'homme a conscience du temps qui passe, mais il passe de façon différente pour chaque individu et pour un même individu il peut lui sembler passer différemment suivant l'instant. Nous distinguerons trois types de temps :

- d'abord le temps psychologique, qui permet de classer les événements – mais il est bien connu qu'un événement douloureux dure plus longtemps qu'un événement joyeux ;
- ensuite le temps physiologique, qui permet de donner un âge à une personne ; c'est lui qui fait que le temps passe plus lentement chez un enfant que chez un adulte ;
- enfin le temps scientifique, donné par un mécanisme physique (montre ou mouvement d'un corps céleste).

C'est de ce dernier temps dont nous rendrons compte car c'est le seul qui permette une vie sociale puisque donnant une référence extérieure à l'homme.

Nous appellerons calendrier une façon de regrouper les jours en différents multiples. En ce sens, l'étude d'un calendrier n'est rien d'autre que l'étude partielle du système de mesure du temps, de la même façon que nous pourrions étudier un système de mesure de longueur (pensons par exemple au système anglo-saxon). Toutefois il n'est pas question d'étudier les sous-multiples du jour. Cette définition d'un calendrier est très restrictive. Les différents temps rencontrent le calendrier pour y laisser leurs marques sous forme de fêtes, de deuils ou d'interdits. D'autres orateurs auront la charge d'explorer cet aspect du calendrier. Mais une telle définition permet d'explorer la structure, le squelette d'un calendrier et de montrer ce qui les rassemble et ce qui les sépare.

Les multiples de la journée appartiennent à deux catégories : les multiples liés à l'astronomie et les multiples numériques, donc purement culturels.

Aspects astronomiques

La journée

Notion immédiatement perceptible, le mouvement apparent du Soleil définit une journée (un jour et une nuit). Ce mouvement apparent est tellement fondamental

pour la vie que le rythme biologique de l'homme est calé sur la journée. En fait certains rythmes biologiques ont naturellement une durée voisine de la journée : il s'agit de ce que l'on appelle des rythmes « circadiens » (de *circa*, « autour », et *dies*, « jour »). La durée exacte est mise en évidence par des expériences au fond de gouffres pour ne pas voir l'alternance des jours et des nuits. Les volontaires qui se livrent à ce type d'expérience se stabilisent sur un rythme d'un peu plus de 25 heures, variable suivant les individus. L'alternance jour-nuit force ce rythme sur 24 heures. Il existe d'autres rythmes biologiques – mensuels, annuels, etc. –, dont nous ne parlerons pas ici. Le rythme circadien ne se met pas en place tout de suite chez le nouveau-né (au grand dam des parents qui le voient parfois confondre le jour et la nuit) et il peut être perturbé pour les travailleurs postés ou lors de voyages imposant un décalage horaire trop important.

Ce sont les Sumériens qui ont imposé la division de la journée en heures, douze heures de jour et douze heures de nuit, heures qui n'étaient évidemment pas égales, les heures de la nuit étant, en été, plus courtes que les heures du jour (et inversement en hiver). C'est aussi à eux que l'on doit les subdivisions par 60 : 60 minutes dans une heure, 60 secondes dans une minute.

Phénomène immédiatement perceptible, la journée peut sembler une unité commode de mesure du temps. Le jeune enfant ne connaît vraiment que celle-ci, à tel point que pour le faire patienter, on lui dit d'attendre qu'il ait dormi trois fois (par exemple). Mais cette unité est petite et une vie humaine en voit passer des dizaines de milliers ; que dire alors d'un peuple, dont la mémoire s'étend sur plusieurs générations ? Il est difficile de compter jusque-là. Pensons à la numération romaine, qui ne permet guère de compter au-delà de quelques milliers. (Les Romains ont réussi à le faire au moyen de notations complexes et néanmoins ambiguës.) Il est donc nécessaire de regrouper les journées en unité plus grande. Différents choix sont possibles : faire appel à un autre phénomène astronomique, ou à un symbolisme numérique, ou à un mélange des deux.

La lunaison

C'est en faisant appel à la Lune que l'homme va regrouper les jours. La lunaison dure en moyenne 29,530588 jours, mais cette moyenne cache une grande disparité puisqu'il peut y avoir un écart de 7 heures en plus ou en moins. Quel plus beau spectacle que celui sans cesse renouvelé des changements de phases de la Lune ! Symbolisme évident de mort et de résurrection, de cycle sans cesse recommencé mais dont le recommencement n'est pas certain : après avoir disparu, la Lune réapparaîtra-t-elle ? D'où les fêtes liées à la nouvelle lune, l'occasion de célébrer le renouveau. Mais pour fêter le renouveau, il faut attendre d'observer un léger croissant juste après le coucher du Soleil. Observation difficile dont on confiait le soin à des prêtres ou à des témoins dignes de confiance. C'est la situation qui a prévalu chez les Hébreux. Dès que trois témoins dignes de confiance avaient observé le nouveau croissant, les prêtres étaient chargés d'annoncer la nouvelle à tout le pays au moyen de feux allumés de colline en colline – le télégraphe de l'époque – afin que les juifs pussent célébrer la nouvelle lunaison tous en même temps et suivre ainsi un même calendrier. Malheureusement, les Samaritains qui n'aimaient pas les juifs – qui le leur rendaient bien – s'amusaient à allumer des feux trompeurs la veille ou le lendemain !

L'observation de la nouvelle lune telle qu'elle vient d'être décrite implique un retard d'environ 36 heures sur la nouvelle lune théorique. Mais ce retard est toujours le même, ce qui fait qu'au bout de 12 lunaisons le retard moyen n'est que de 3 heures. Ainsi, l'accumulation d'observations pendant plusieurs générations permet d'atteindre rapidement une précision de l'ordre de la seconde sur la lunaison moyenne, et par rétroaction de noter certaines irrégularités dans le mouvement de la Lune. Nos ancêtres ont dû rapidement se rendre compte qu'il y avait une quasi-alternance des mois de 29 et de 30 jours, avec toutefois un léger excédent de mois de 30 jours. Mais ceci n'était pris en note que par les savants et/ou les prêtres, le peuple ne s'attardant pas à de telles considérations. Qu'est-ce que cela peut faire que la lunaison ne soit pas d'une durée rigoureusement égale d'une fois sur l'autre ? N'en était-il pas de même pour les jours ? Nous avons du mal à imaginer une telle attitude vis-à-vis du temps, nous qui nous attachons à mesurer les durées en fractions de seconde, comme pour les records sportifs.

Mettre en place un calendrier qui décide à l'avance de la longueur des mois lunaires nécessite une détermination précise de la lunaison, c'est-à-dire une accumulation d'observations. *A posteriori* nous nous apercevons qu'il faut utiliser les meilleures approximations rationnelles de la lunaison. L'arithmétique permet très facilement ce calcul. Suivant le degré de précision atteint par les différentes cultures, l'intercalation de journées supplémentaires en fin de mois se fera suivant un rythme de plus en plus savant. Il arrive cependant qu'un calendrier conserve un rythme ancien et simple malgré les travaux et les connaissances nouvelles des savants et astronomes.

La lunaison, le mois lunaire, est une unité commode dans une civilisation pastorale. On mesure facilement la durée de gestation des animaux, les temps de retour sur certains pâturages... Mais on a intérêt à regrouper les lunaisons pour mesurer des durées beaucoup plus longues. Là aussi plusieurs attitudes sont possibles : soit par 10, à l'exemple des premiers calendriers du Latium ou des premiers calendriers arabes, soit plus souvent par 12, sous l'influence de l'année solaire, mais ce ne sont que quelques possibilités.

L'année solaire

C'est l'année tropique, celle qui règle le retour des saisons. Sa longueur est difficile à mesurer. Le choix d'une origine n'est pas évident. Un solstice ou un équinoxe s'impose assez vite mais la date d'un tel événement n'est pas facile à fixer. Pour les équinoxes il faut mesurer l'égalité du jour et de la nuit, mais le relief vient perturber une mesure qui de toute façon ne pouvait guère être précise avec des instruments tels que le sablier ou la clepsydre. Pour les solstices, il faut mesurer la plus grande ou la plus petite longueur de l'ombre d'un bâton bien vertical, si l'on ne se situe pas entre les tropiques. Cette méthode est peu précise de même que celle qui consiste à regarder le point extrême de lever ou de coucher du Soleil sur l'horizon car nous nous trouvons alors au voisinage d'un maximum. Une erreur de deux ou trois jours sur la date est donc normale. L'erreur absolue est un peu plus forte que dans le cas de la lunaison et surtout elle ne peut être corrigée que douze fois plus lentement. Il faudra donc des siècles d'observation pour arriver à avoir une bonne précision sur la durée exacte de l'année tropique, à savoir 365,242199 jours. Là encore l'arithmétique vient à notre aide après coup. Une approximation grossière

est l'année de 365 jours. Une meilleure approximation donne $365 \frac{1}{4}$, ce qui correspond à une année de 366 jours une fois sur quatre, mais ceci est un peu trop fort. Faire mieux oblige à gérer une durée de l'ordre du siècle.

La division de l'année en quatre est assez naturelle grâce aux solstices et aux équinoxes. Mais d'autres subdivisions interviennent correspondant aux saisons, 2, 3 ou 4. Une subdivision assez courante consiste à prendre la lunaison ; malheureusement cela ne fait pas un compte rond puisqu'il y a 12,368267 lunaisons moyennes dans une année tropique moyenne, soit 12 lunaisons, 10 jours et 21 heures (c'est-à-dire presque 11 jours). Pour s'en tirer il faut soit faire intervenir des années de 12 et des années de 13 lunaisons, soit découpler le mois de la lunaison et prendre 12 mois d'une trentaine de jours.

Nous regroupons les années par siècles, c'est-à-dire par centaines. Ce regroupement est récent (vers le XVI^e siècle) et d'autres regroupements ont existé, soit par référence à un symbolisme numérique (le siècle en est un), soit par référence à un phénomène astronomique à longue période.

Le symbolisme numérique

Toutes les civilisations attachent un symbolisme à certains nombres. Les nombres 1, 2 et 3 jouent un rôle fondamental dans la pensée humaine. Cela apparaît dès la genèse de la construction des nombres chez l'enfant, et reste visible à propos des trois personnes de la conjugaison des verbes ou des trois nombres de bien des langues : singulier, duel, pluriel.

Les bases de numération

Pour énoncer de grands nombres, il faut les regrouper. Cela conduit naturellement à la notion de base de numération. On sait que la base 10 est celle de notre numération. C'est celle des peuples indo-européens et celle des peuples sémitiques. Mais d'autres systèmes existent. La base 20 fut en usage chez les peuples d'Amérique Centrale (Mayas et Aztèques) mais aussi chez un certain nombre de peuples pré-indo-européens comme les Basques, ce qui a laissé des traces en breton, en danois et même en français avec « quatre-vingts ». La base 5 fut utilisée par des peuples d'Amérique du Sud comme les Tupis et les Guaranis. La base 60 est une construction savante des Sumériens. Très en avance sur son temps, elle a essaimé en Grèce puis dans la science européenne *via* la science arabe mais aussi en Chine et en Extrême-Orient. Il nous en reste la division des degrés et des heures en minutes et secondes.

La semaine

Il faut dire quelques mots de la semaine et du nombre 7. Ce symbolisme est d'origine babylonienne et sans doute sémitique. Le nombre 7 est lié au quart de lunaison (environ 7 jours et 9 heures) et a sans doute reçu sa consécration grâce à une heureuse coïncidence. Il y a sept corps mobiles dans le ciel, tout au moins sept corps connus des anciens : le Soleil, la Lune et les cinq planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ces corps célestes ont été divinisés et consacrés chacun à une heure de la journée à tour de rôle. L'ordre choisi fut Saturne, Jupiter, Mars,

Soleil, Vénus, Mercure, Lune. Cet ordre correspond au mouvement apparent de plus en plus rapide (c'est un peu plus compliqué que cela, les révolutions synodiques ne donnant que des approximations). Si la première heure était consacrée au Soleil, il en était de même de la huitième, de la quinzième et de la vingt-deuxième. La vingt-troisième était consacrée à Vénus, la vingt-quatrième à Mercure et la première du lendemain à la Lune. Chaque journée était consacrée à la divinité correspondant à la première heure et on comprend qu'à la suite de la journée du Soleil venait la journée de la Lune puis celle de Mars, etc., selon l'ordre bien connu des jours de la semaine. J'ai donné ici les noms français d'origine latine. Il s'agissait bien évidemment des dieux babyloniens qui ont été romanisés et introduits pendant l'Empire à la faveur du développement du culte solaire. Par exemple, Vénus était Ishtar (ce qui a donné Astarté en grec), qui a été traduite en germanique par Frijja (déesse de l'amour). L'Église a tenté à maintes reprises de supprimer ces références païennes sans y arriver, sauf en portugais où l'on dit *prima feira* pour lundi... et en russe. Même le dimanche est resté le jour du Soleil dans les langues germaniques, alors qu'il devenait le jour du Seigneur – *dies dominicus* – dans les langues latines.

Dans la civilisation babylonienne, le nombre 7 portait malheur et le septième jour était un jour d'inaction, au risque que toute action soit mauvaise. Les juifs en ont fait un jour de repos pour des raisons opposées de sanctification.

Le pair et l'impair

Chez les Romains, mais pas seulement, le 1 est masculin et le 2 féminin et, d'une façon générale, les nombres impairs sont masculins et les nombres pairs féminins. Ce symbolisme est lié au fait que l'on assimile l'accouchement à une division par deux. Tout cela est bien neutre mais le machisme ambiant va faire que les nombres impairs sont fastes et les nombres pairs néfastes. Il sera donc important que les mois aient un nombre impair de jours et il en sera ainsi au début du calendrier romain, les mois alternant 29 et 31 jours sauf pour le mois de février – mois des morts – avec 28 jours, ce qui lui donne un rôle doublement néfaste.

Autres symbolismes

Sans vouloir faire le tour de toutes les civilisations, d'autres nombres ont reçu des rôles particuliers dans certaines cultures. Il en est ainsi du nombre 13 dans la culture méso-américaine, car il y a 13 dieux. Cela a entraîné la création d'un calendrier religieux de $13 \times 20 = 260$ jours.

Pour les Baha'ïs, adeptes d'une religion syncrétiste issue de l'islam au milieu du XIX^e siècle, c'est le nombre 19 qui, en jouant un rôle symbolique important, permet la création d'un calendrier de 19 périodes de 19 jours, soit 361 jours plus 4 ou 5 jours complémentaires. Ces jours complémentaires sont placés entre les dix-huitième et dix-neuvième périodes.

Les Chinois utilisent le nombre 60, pris aux Babyloniens, pour regrouper et les jours et les années, ce qui permet au calendrier chinois de dater les événements depuis plus de deux mille ans. Le double compte permet des vérifications.

Le nombre 12 est également utilisé. Son origine est obscure. Il y avait 12 heures de jour et 12 heures de nuit chez les Babyloniens, il y a les 12 signes du zodiaque. Y a-t-il un lien avec les douze mois (lunaison) de l'année ?

Application aux calendriers

Tous ces nombres, liés ou non à l'astronomie, vont se regrouper. La recherche de périodes communes va conduire à la mise en place de cycles plus ou moins longs. Nous distinguerons quatre types de calendriers selon que la référence essentielle est la Lune (calendrier lunaire), le Soleil (calendrier solaire), la Lune et le Soleil (calendrier luni-solaire) et enfin aucun astre (calendrier exotique). La multiplication des calendriers oblige à se poser la question des concordances. La concordance la plus simple consiste à compter les jours.

Le décompte des jours

De tout temps, la nécessaire correspondance entre les divers calendriers a obligé les savants à se ramener à un décompte des jours. L'exemple des Tables alphonsoïques montre bien ce qu'il en était. Il s'agit de tables dressées pour le couronnement du roi Alphonse XII de Castille, dit Alphonse le Sage (*Alfonso el Sabio*), le 1^{er} juin 1252. Écrites en latin – la langue scientifique de l'époque –, elles donnent entre autres choses, ligne par ligne, le temps écoulé en jours entre différents événements. Les durées sont exprimées dans le système de base 60, c'est-à-dire que la première ligne se lit ainsi :

Differentia | Diluvii et regis alfontii | 7 | 21 | 40 | 38 |

Il s'agit du temps écoulé entre la date du déluge et le début du règne du roi. Il faut donc lire $38 + 40 \times 60 + 21 \times 60^2 + 7 \times 60^3$, soit 1 590 038 jours, ce qui place le déluge au 17 février 3102 avant notre ère (calendrier julien) !

On trouve sur les autres lignes les références à Alexandre le Grand, à la naissance du Christ (*Incarnationis*), à Nabuchodonosor, à l'Hégire (*Arabum*), etc. (fig. 1).

C'est Scaliger qui en 1583, dans un immense ouvrage sur le temps, proposa un décompte systématique des jours à partir d'une origine assez ancienne pour que toutes les dates connues soient repérées par un nombre positif. Il choisit le 1^{er} janvier – 4712 pour des raisons numériques liées à la date de Pâques et à un ancien cycle de quinze ans. Cette numérotation est toujours utilisée par les astronomes sous le nom de période julienne. Des tables ou des logiciels permettent de calculer systématiquement le numéro du jour julien dans la période julienne, ce qui permet de rapporter différents phénomènes astronomiques sur une même échelle. Il en est ainsi, par exemple, des observations astronomiques des Chinois.

Calendriers lunaires

Les calendriers lunaires reposent sur le regroupement des jours en lunaisons qui ont, en gros, alternativement 29 et 30 jours.

Les calendriers grec, sémitique, latin, etc. sont des calendriers lunaires et les mois sont d'abord regroupés par 10. Il nous en reste en français les noms « septembre », « octobre », « novembre » et « décembre », renvoyant respectivement à 7, 8, 9 et 10. Les noms des mois du calendrier musulman, qui est purement lunaire, sont au nombre de 10 aussi, deux des mois étant dédoublés (le troisième et le quatrième appelé Rabi', le cinquième et le sixième appelé Djoumada, respectivement premier et deuxième). Mais très rapidement, l'influence de l'année solaire a conduit à un regroupement par 12, ce qui donne ce qu'on appelle l'année lunaire

qui ne comporte que 354 jours. Les Latins ont ainsi rajouté deux mois, janvier et février, dont la position (avant ou après les autres mois) n'a pas toujours été déterminée. Cela ne se voit pas dans le cycle, sauf à connaître le début de l'année.

Dans leur conquête de la maîtrise du temps, les différentes cultures ont voulu déterminer à l'avance la durée de l'année lunaire de 12 mois de 29 ou 30 jours. On s'aperçoit qu'il est intéressant d'introduire 3 jours supplémentaires en 8 ans (calendrier arabo-turc ancien) ou 11 jours en 30 ans (calendrier musulman actuel). Les années ont donc 354 ou 355 jours, ce qui fait que le début de l'année rétrograde d'environ 11 jours par an par rapport à notre calendrier. Ceci explique pourquoi le mois de jeûne de ramadan (neuvième mois de l'année musulmane) se décale chaque année.

¶ Tabulæ astronomicæ illustrissimæ Alfonso regis castelle incipiunt scribere foelic.



In multa differentia p̄ vni⁹ regni ad aliud ⁊ nomina regum atq; cui⁹
libet p̄c̄ cognit̄: Quæ quidē diuersitas gra⁹ erat necessaria: ut di-
uersis genibus possent diuisimodi tabulæ deseriue: tam romanis
q̄ grecis: tam arabibus q̄ latinis: ⁊ ceteris aliozum.

Differentiæ omnium gratū hic posita p̄ ad inuicē in 4^{to} 3^{to} 2^{to} ⁊ 1^o p̄ q̄
possent p̄ quib⁹ p̄positis annis: quarū prior ⁊ maior in tempore temp̄ p̄ inscri-
bitur ⁊ minor ⁊ posterior: secundo habet scribi.

		4 ^{to}	3 ^{to}	2 ^{to}	1 ^o
Dra	Diluij ⁊ regis alfonti	7	23	40	38
Dra	Nabuchodonosor ⁊ regis alfonti	3	22	44	25
Dra	Philippi ⁊ alfonti	2	39	45	5
Dra	Alexandri magni ⁊ alfonti	1	38	32	44
Dra	Cæsaris ⁊ alfonti	2	10	49	19
Dra	Incarnationis ⁊ alfonti	1	6	57	59
Dra	Diodetiani ⁊ alfonti	1	38	11	13
Dra	Arabum ⁊ alfonti	1	3	54	14
Dra	Geedager. i. periarum ⁊ alfonti	1	2	54	0
Dra	Diluij ⁊ nabuchodonosor	3	58	56	13
Dra	Diluij ⁊ philippi	4	41	55	33
Dra	Diluij ⁊ alexandri magni	4	43	7	54
Dra	Diluij ⁊ cæsaris	5	10	51	19
Dra	Diluij ⁊ incarnationis	5	14	42	39
Dra	Diluij ⁊ diodetiani	5	43	29	25
Dra	Diluij ⁊ arabum	6	17	46	14
Dra	Diluij ⁊ periarum	6	18	46	38
Dra	Nabuchodonosor ⁊ philippi	0	42	59	20
Dra	Nabuchodonosor ⁊ alexandri	0	44	11	41
Dra	Nabuchodonosor ⁊ cæsaris	1	11	55	6
Dra	Nabuchodonosor ⁊ incarnationis	1	15	46	16
Dra	Nabuchodonosor ⁊ diodetiani	1	44	33	12
Dra	Nabuchodonosor ⁊ arabum	2	18	50	1
Dra	Nabuchodonosor ⁊ periani	2	19	50	25
Dra	Philippi ⁊ alexandri magni	0	1	12	21

Fig. 1. Extrait des Tables alphonsines : exemple de durée en jours

séparant deux événements historiques ; les nombres sont énoncés dans le système sexagésimal.

Calendriers solaires

Le premier calendrier solaire connu est le calendrier égyptien. Il est appelé vague car il ne comporte que 365 jours, ce qui se traduit par une dérive d'environ 1 jour tous les 4 ans, le début de l'année revenant à la même position par rapport aux saisons au bout de 1 460 ans, période appelée « sothiaque » car *sothis* est la déformation grecque d'un mot égyptien qui veut dire « Sirius », le début de l'année étant fixé en fonction du retour dans le ciel de Sirius, une brillante étoile de l'hémisphère sud. Le début (ou la fin) d'une période sothiaque se traduisait par de grandes fêtes. Les Égyptiens ont ainsi vécu trois périodes sothiaques, ce qui traduit la longévité de leur calendrier, la plus longue qui soit connue historiquement. Chacun des 12 mois a 30 jours et ils sont divisés en 3 décades ; on ajoute 5 jours en fin d'année pour obtenir le compte. Il y a trois saisons et les années sont décomptées à partir du début du règne du pharaon. Ce calendrier a été utilisé par les Hébreux lors de leur séjour en Égypte, et il en reste des traces dans le récit du déluge, qui comporte des mois de 30 jours exactement.

Le calendrier latin ne fut pas longtemps lunaire en raison du décalage par rapport aux lunaisons qu'impliquait le respect d'un nombre impair de jours. Les pontifes (la plus haute autorité religieuse) reçurent (ou s'octroyèrent) le pouvoir de placer le nombre voulu de jours supplémentaires de façon que l'année soit solaire. Mais, d'une façon générale, les Romains n'ayant jamais accordé beaucoup d'intérêt à la mesure du temps, ils placèrent curieusement ces jours – en général 22 tous les 2 ans à peu près –, entièrement entre le 23 et le 24 février. Puis ce placement fut une source de prévarications et ce petit mois intercalaire nommé *Mercedonius* finit par prendre à peu près toutes les durées possibles, suivant que les amis ou les ennemis politiques étaient au pouvoir !

C'est Jules César qui imposa la réforme sur les conseils de l'astronome égyptien Sosigène. Après une année de confusion de 455 jours, il fixa le début de l'année au 1^{er} janvier et alterna les mois de 30 et 31 jours : 31 en janvier, 29 ou 30 en février, 31 en mars, 30 en avril, 31 en mai, 30 en juin, 31 en juillet (qui s'appelait encore *quintilis*), 30 en août (qui s'appelait encore *sextilis*), 31 en septembre, 30 en octobre, 31 en novembre et 30 en décembre. Il fixa une année bissextile tous les 4 ans. Furieux d'être dépossédés de leur pouvoir, les pontifes firent semblant d'avoir mal compris et imposèrent une année bissextile tous les 3 ans. C'est Auguste qui rétablit la situation en supprimant les années bissextiles pendant le temps nécessaire. Pour remercier ces deux hommes de leur contribution au calendrier, on proposa de leur attribuer à chacun un mois de l'année : *julius* et *augustus* (d'où juillet et août), mais comme il ne fallait pas que l'un soit plus célébré que l'autre, il importait que les deux mois aient la même durée, 31 jours. On modifia donc la longueur des autres mois et le calendrier eut alors la forme que nous lui connaissons.

Nous savons bien aujourd'hui que l'année fait un peu moins que 365 jours 1/4. Il y avait donc trop d'années bissextiles, ce qui entraînait une dérive d'environ 1 jour tous les 128 ans. On s'en rendit compte au concile de Nicée, et on attribua l'erreur à Sosigène. Mais cela ne s'améliora pas et l'on agita régulièrement la question alors que la dérive s'accroissait. On envisagea une réforme pour 1347 mais la Peste noire qui ravagea l'Europe, tuant plus du quart de la population, changea les priorités. C'est en 1582 que le pape Grégoire XIII, sur les conseils de

savants dont Lilius et Clavius, imposa la réforme qui modifiait le calcul de la date de Pâques et proposa de passer directement du 4 au 15 octobre, ce qui fut fait dans les États pontificaux, en Espagne et au Portugal. C'est ainsi que sainte Thérèse d'Avila est morte dans la nuit du 4 au 15 ! En France on passa du 9 au 20 décembre, puis le nouveau calendrier fut adopté dans les différents États catholiques. Dans les États protestants il fallut attendre les alentours de 1750 et les Anglais manifestèrent en réclamant qu'on leur rende les 11 jours (d'autant plus qu'ils venaient de voir le début de l'année ramené au 1^{er} janvier au lieu du 1^{er} avril). Dans les États orthodoxes il fallut attendre le xx^e siècle et l'instauration d'un pouvoir civil, l'Église orthodoxe continuant à utiliser le calendrier julien.

Aujourd'hui, le calendrier grégorien est, de fait, le calendrier utilisé par la terre entière. Il n'est pas simple et présente bien des archaïsmes. On parle régulièrement de réformes, mais sauf catastrophe mondiale il restera encore en vigueur bien des années. L'exemple de la réforme avortée du calendrier républicain est là pour nous inciter à la modestie.

Calendriers luni-solaires

Nous avons vu que bien des peuples ont fini par regrouper les lunaïsons par 12 pour obtenir un calendrier un peu plus en accord avec les saisons. L'étape suivante consiste à ajouter, certaines années, un mois supplémentaire de manière que les mois de même nom tombent toujours à peu près à la même saison. Ceci peut être obtenu en imposant au début de l'année d'être toujours la première nouvelle lune après, par exemple, l'équinoxe d'automne. Cette façon de faire est assez pragmatique et fut sans doute celle des premiers Babyloniens, comme le prouve cette citation datant d'environ 4 000 ans :

Hammourabi à son ministre Sin-Idinnam, dit ceci :

Année est hors de place. Fais enregistrer le prochain mois sous le nom de second Uluu. Le paiement des impôts à Babylone, au lieu de se terminer le 25 Tusrutu, devra s'achever le 25 du second Uluu.

Pour les mêmes raisons que l'ajout de jours à un calendrier lunaire, il est intéressant de pouvoir décider à l'avance des années de 13 mois (dites embolismiques, sur une racine grecque qui veut dire « ajouter »). Les Grecs qui utilisaient un tel calendrier ont expérimenté plusieurs types de cycles. Un cycle de 8 ans, dit octa-éride, fut longtemps utilisé. En effet, 8 années font légèrement moins de 99 lunaïsons, ce qui implique de placer 3 années embolismiques et 5 ordinaires.

La grande découverte des Grecs fut faite par Méton, qui remarqua que 19 années solaires font pratiquement 235 lunaïsons. Ceci implique de placer 7 années embolismiques sur les 19 années. Ce cycle de 19 années reçut le nom de cycle de Méton ou cycle doré, car cette découverte fut, paraît-il, inscrite en lettres d'or sur les colonnes du temple de Minerve. Le rang d'une année dans ce cycle s'appelle le nombre d'or de l'année.

Ce cycle de Méton est actuellement utilisé dans le calendrier juif. En fait le calendrier juif est d'une complexité inouïe car certaines fêtes religieuses sont considérées comme des sabbats et il ne faut pas qu'il y ait dans l'année deux sabbats consécutifs. Il est donc nécessaire de rallonger ou de raccourcir certaines années pour éviter cela. Cela donne finalement six types d'années dont la répartition suit un cycle de plusieurs milliers d'années qu'il n'est pas question de détailler ici.

Autres mélanges de cycles

Les calendriers musulman, juif et chrétien imposent aussi le rythme de la semaine. Il est donc indispensable de savoir quand une date revient avec le même nom de jour.

Dans le calendrier musulman, le cycle de 8 ans donne un nombre exact de semaines (405), ce qui permet justement d'avoir facilement un calendrier perpétuel. Mais le cycle de 30 actuellement en vigueur ne présente pas cette propriété et il faut donc introduire un cycle de $30 \times 7 = 210$ ans.

Dans le calendrier julien, le rythme des années bissextiles et de la semaine impose un cycle de $7 \times 4 = 28$ ans, dit cycle solaire. Dans le calendrier grégorien, nous savons que les années séculaires non multiples de 400 ne sont pas bissextiles, c'est-à-dire que 1900 et 2100 font 365 jours tandis que 2000 a 366 jours. On a donc un cycle de 400 ans pour les années bissextiles et il se trouve que cela fait un nombre entier de semaines (20 871). Le cycle solaire du calendrier grégorien est ainsi de 400 ans.

Les Chinois utilisent conjointement un cycle de 60 et le cycle de Méton de 19 ans, ce qui impose un cycle de $60 \times 19 = 1 140$ ans. Mais alors d'autres questions interviennent.

Nous avons vu que les Mayas utilisaient un calendrier religieux de 260 jours. Ils utilisaient aussi un calendrier civil de 365 jours. Ces deux calendriers reprenaient les mêmes positions tous les 52 ans, période que les archéologues ont baptisée du nom de cycle calendaire. Il se trouve que cette période est liée à la révolution synodique de Vénus.

La date de Pâques suit également un rythme cyclique. Schématiquement, la date de Pâques est le premier dimanche qui suit la première pleine lune après l'équinoxe de printemps. C'est donc une date qui suit à la fois la semaine, le Soleil et la Lune. Dans le calendrier julien cela donne facilement un cycle de $7 \times 4 \times 19 = 532$ ans. Dans le calendrier grégorien le cycle est beaucoup plus long : 57 000 siècles !

Conclusion

Nous voyons donc que la grande majorité des calendriers reposent sur quelques idées très simples : suivre un ou deux astres et faire intervenir quelques nombres symboliques relatifs à une culture. Le mouvement des astres étant le même pour tous les peuples de la Terre, il est naturel de retrouver de grandes parentés entre les divers calendriers. Les différences ne peuvent provenir que du degré de précision avec lequel le calendrier suit l'un ou l'autre astre et sur l'intervention de nombres symboliques.

La combinaison des différents mouvements fait apparaître des cycles plus ou moins longs. Des cycles trop longs ne sont pas accessibles à la mémoire humaine, mais nous avons vu que les Égyptiens n'ont pas hésité à fêter comme il se doit un cycle de 1 460 ans. Notre façon de fêter l'an 2000, un nombre rond, se rapproche de cette tradition. Mais d'autres nombres et d'autres cycles peuvent intervenir.

Débats et discussions

1. L'observation du ciel

Dans l'Antiquité et au Moyen Âge, en raison de l'absence d'éclairage artificiel, le ciel apparaissait beaucoup plus nettement qu'aujourd'hui à ses observateurs – d'autant plus que les grandes villes n'existaient pas. De nombreuses formules de l'Égypte ancienne disent que la nuit tout est possible : c'est aussi une période très dangereuse, dont on se méfie. En conséquence, dans la croyance égyptienne, la venue du soleil au petit matin était considérée comme un élément bénéfique. Malgré tout, la nuit permettait, quand c'était une nuit noire, de préférence sans nuages, d'observer avec précision les mouvements de la lune et du soleil, les levers héliaques et les couchers d'étoiles.

2. Les temporalités urbaines

Plusieurs textes médiévaux éclairent sur les temporalités urbaines. Ainsi, une série de sermons prononcés vers 1260 à Augsbourg par un dominicain, sur le thème de la ville, mêle les références bibliques et patristiques, composantes essentielles du savoir médiéval, en tout cas des lettrés. Elle fournit aussi des notations tout à fait contemporaines sur la ville, qui réunit en elle l'Enfer et le Paradis. Elle est constituée de rues étroites, sales, entourées d'immeubles très hauts – c'est l'époque où l'on construit de plus en plus haut – qui empêchent de voir le ciel : elle est pareille à l'Enfer. En revanche les places, spacieuses et permettant une vision dégagée du ciel, sont une image du Paradis.

3. Les calendriers et la confrontation entre le rationnel et le religieux

Les calendriers témoignent d'une confrontation entre leur caractère relativement rationnel et quasi scientifique – ils sont faits pour mesurer le temps avec, si possible, des unités fixes – et un certain nombre de repères – dont dépendent par ailleurs les calendriers – qui ne sont pas objectifs ni scientifiques mais relèvent de préoccupations sociales, religieuses ou autres.

Dans la collection Cerisy Archives

ART

L'Art et la Psychanalyse, A. Berge, A. Clancier, P. Ricœur & L.-H. Rubinstein (dir.) (1964).

Art et science : de la créativité (1970).

Marcel Duchamp. Tradition de la rupture ou rupture de la tradition ?, J. Clair (dir.) (1977).

Psychanalyse des Arts de l'image, H. Bessis & A. Clancier (dir.) (1980).

LITTÉRATURE

Entretiens sur Marcel Proust, G. Cattau & Ph. Kolb (dir.) (1966).

Le Surréalisme, F. Alquié (dir.) (1966).

Les Chemins actuels de la critique, G. Poulet (dir.) (1966).

La Paralittérature, N. Arnaud, F. Lacassin & J. Tortel (dir.) (1967).

L'Enseignement de la littérature, S. Doubrovsky & T. Todorov (dir.) (1969).

Nouveau Roman : hier, aujourd'hui (Tomes I et II), J. Ricardou & F. van Rossum-Guyon (dir.) (1971).

Ponge, inventeur et classique, Ph. Bonnefis & P. Oster (dir.) (1975).

Le Naturalisme, P. Cogny (dir.) (1978).

Problèmes actuels de la lecture, L. Dällenbach & J. Ricardou (dir.) (1979).

Interpréter Diderot aujourd'hui, É. De Fontenay & J. Proust (dir.) (1984).

Mallarmé ou l'obscurité lumineuse, B. Marchal & J.-L. Steinmetz (dir.) (1999).

PHILOSOPHIE

Entretiens sur les notions de genèse et structure, M. de Gandillac, L. Goldmann & J. Piaget (dir.) (1959).

Bachelard, H. Gouhier & R. Poirier (dir.) (1970).

Nietzsche aujourd'hui ? (Tomes I et II), M. de Gandillac & B. Pautrat (dir.) (1972).

Les fins de l'homme, Ph. Lacoue-Labarthe & J.-L. Nancy (dir.) (1981).

SOCIÉTÉ

L'Histoire et ses interprétations : autour d'Arnold Toynbee, R. Aron (dir.) (1958).

Entretiens sur le temps, J. Hersch & R. Poirier (dir.) (1964).

Le Centenaire du « Capital » (1979).

Temps et devenir (autour des travaux d'Ilya Prigogine), J.-P. Brans, I. Stengers & Ph. Vincke (dir.) (1983).

Linguistique et psychanalyse, M. Arrivé & C. Normand (dir.) (2001).

Les Calendriers, J. Le Goff, J. Lefort & P. Mane (dir.) (2002).

Intelligence de la complexité. Épistémologie et pragmatique, J.-L. Le Moigne & E. Morin (dir.) (2005).

Les nouveaux régimes de la conception, A. Hatchuel & B. Weil (dir.) (2008).



CERISY

Le **Centre Culturel International de Cerisy** propose, chaque année, de fin mai à début octobre, dans le cadre accueillant d'un château construit au début du **xvii^e** siècle, monument historique, des rencontres réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, acteurs économiques et sociaux, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels et scientifiques.



Une longue tradition culturelle

- Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres **décades**, qui réunissent d'éminentes personnalités pour débattre de thèmes littéraires, sociaux, politiques.
- En 1952, Anne Heurgon-Desjardins, remettant le château en état, crée le **Centre Culturel** et poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père.
- De 1977 à 2006, ses filles, Catherine Peyrou et Édith Heurgon, reprennent le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités.
- Aujourd'hui, après la disparition de Catherine, puis celle de Jacques Peyrou, Cerisy continue sous la direction d'Édith Heurgon grâce au concours d'Anne Peyrou-Bas, de Christian Peyrou et de Dominique Peyrou, également groupés dans la Société civile du château de Cerisy, et à l'action de toute l'équipe du Centre.



Un même projet original

- Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qu'anime un même attrait pour les échanges, afin que, dans la réflexion commune, s'inventent des idées neuves et se tissent des liens durables.
- La Société civile met gracieusement les lieux à la disposition de l'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy**, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, présidée actuellement par Jean-Baptiste de Foucauld, inspecteur général des finances honoraire.



Une régulière action soutenue

- Le **Centre Culturel**, principal moyen d'action de l'Association, a organisé près de **700 colloques** abordant, en toute indépendance d'esprit, les thèmes les plus divers. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à la publication de près de **500 ouvrages**.
- Le **Centre National du Livre** assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les **collectivités territoriales** (Conseil régional de Basse Normandie, Conseil général de la Manche, Communauté de Communes de Cerisy) et la **Direction régionale des Affaires culturelles** apportent leur soutien au Centre, qui organise, en outre, avec les **Universités de Caen** et de **Rennes 2**, des rencontres sur des thèmes concernant la Normandie et le Grand Ouest.
- Un **Cercle des Partenaires**, formé d'entreprises, de collectivités locales et d'organismes publics, soutient, voire initie, des rencontres de **prospective** sur les principaux **enjeux contemporains**.
- Depuis 2012, une nouvelle salle de conférences, moderne et accessible, propose une formule nouvelle : les **Entretiens de la Laiterie**, journées d'échanges et de débats, à l'initiative des partenaires de l'Association.

Renseignements : CCIC, Le Château, 50210 CERISY-LA-SALLE, FRANCE

Tél. 02 33 46 91 66, Fax. 02 33 46 11 39

Internet : www.ccic-cerisy.asso.fr ; Courriel : info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr



COLLOQUES DE CERISY (Choix de publications)

- *L'Activité marchande sans le marché ?*, Presses des Mines, 2010.
- *L'Aménagement du territoire*, PU de Caen, 2007.
- *Anti-urbain*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.
- *Civilisations mondialisées ? De l'éthologie à la prospective*, L'Aube, 2004.
- *Connaissance, activité, organisation*, La Découverte, 2005.
- *Les nouveaux régimes de la conception*, Vuibert, 2008, rééd. Hermann, 2014.
- *L'émergence des cosmopolitiques*, La Découverte, 2007.
- *Déterminismes et complexités (autour d'Henri Atlan)*, La Découverte, 2008.
- *Le Développement durable, c'est enfin du bonheur !*, L'Aube, 2006.
- *Jean-Pierre Dupuy : l'œil du cyclone*, Carnets nord, 2008.
- *Peurs et plaisirs de l'eau*, Hermann, 2010.
- *L'Économie de la connaissance et ses territoires*, Hermann, 2010.
- *L'Économie des services pour un développement durable*, L'Harmattan, 2007.
- *L'Ethnométhodologie, une sociologie radicale*, La Découverte, 2001.
- *L'Habiter dans sa poétique première*, Donner lieu, 2008.
- *Donner lieu au monde : la politique de l'habiter*, Donner lieu, 2012.
- *Intelligence de la complexité : épistémologie et pragmatique*, Hermann, 2013.
- *Lieux et liens*, 2 tomes, L'Harmattan, 2012.
- *Logique de l'espace, esprit des lieux*, Belin, 2000.
- *Modernité, la nouvelle carte du temps*, L'Aube, 2003.
- *Une Normandie sensible : regards de géographes et plasticiens*, PU de Caen, 2012.
- *Des « nous » et des « je » qui inventent la cité*, L'Aube, 2003.
- *La Nuit en question(s)*, L'Aube, 2005.
- *Le Paysage, état des lieux*, Ousia, 2001.
- *Pontigny, Cerisy : des lieux pour « penser avec ensemble »*, Hermann 2011.
- *Prospective pour une gouvernance démocratique*, L'Aube, 2000.
- *Les Limites de la rationalité (I) et (II)*, La Découverte, 1997.
- *Sciences cognitives (Introduction aux)*, Gallimard, « Folio », 1994, rééd. 2004.
- *Sciences en campagne : regards croisés passés et à venir*, L'Aube, 2009.
- *Les Sens du mouvement*, Belin, 2004.
- *Les Sentiments et le politique*, L'Harmattan, 2007.
- *La Sérendipité. Le hasard heureux*, Hermann, 2011.
- *Les Socialismes*, Le Bord de l'Eau, 2012.
- *Prendre soin : savoirs, pratiques, nouvelles perspectives*, Hermann, 2013.
- *S.I.E.C.L.E., 100 ans de rencontres : Pontigny, Cerisy*, IMEC, 2005.
- *L'Empreinte de la technique sur la société*, L'Harmattan, 2010.
- *Le Temps (Entretiens sur)*, Mouton, 1967, rééd. Hermann, 2012.
- *Temps et devenir (autour d'Ilya Prigogine)*, Patino, 1987, rééd. Hermann, 2012.
- *La Ville insoutenable*, Belin, 2006.
- *Villes, territoires, réversibilités*, Hermann, 2013.